

Montaigne à l'étranger. Voyages avérés, possibles, imaginés. Sous la direction de PHILIPPE DESAN. Paris, Classiques Garnier, « Rencontres », 2016. Un vol. de 353 p.

Philippe Desan publie aux Classiques Garnier un nouveau titre où il réunit dix-neuf contributeurs invités à examiner la question des voyages chez Montaigne sous l'angle de l'étranger, terme renvoyant à la fois à la notion de territoire et d'*ethos*, de relation à l'autre et de relation à soi. Il en résulte un volume conforme à l'esprit de Monsieur de Montaigne, rhapsodique et divers, fourmillant de notations érudites qui aideront chacun à compléter bien des dossiers de recherche sur le texte du *Journal*, dont la complexité est mise en lumière dans chacun des articles.

Même si les études rassemblées sont largement littéraires, les méthodes mises en œuvre cultivent l'interdisciplinarité nécessaire à la recherche sur les textes viatiques. Une part non négligeable est accordée à la méthode quantitative. Dans leur article illustré de tableaux chiffrés et consacré aux « Données quantitatives sur le *Journal du Voyage* de Montaigne » (p. 41-65), Philippe Desan et Carl Frayne s'intéressent avant tout à l'histoire matérielle : distances, coûts, nécessités pratiques, difficultés dans la progression, transports des bagages. Le *Journal* est ainsi resitué dans sa vocation première « de livre de Raison ou de compte ». Pour « basse et sans lustre » qu'elle paraisse, cette perspective éclaire d'un jour nouveau le voyageur et surtout ses intentions. C'est dans « le cadre politique et diplomatique » qu'il faut envisager le voyage à Rome ; en fonction des circonstances (poussées de gravelle, recherche de séjours plus économiques) et non d'un projet préalable, Montaigne multiplie ses cures thermales. Il n'est donc pas parti *pour se soigner*, pas plus qu'il n'entend faire un voyage d'humaniste.

C'est la question de « l'italien de Montaigne », envisagé aussi suivant une méthode quantitative, que creuse Chiara Nifosi (p. 225-241). Elle souligne l'importance du corps dans la partie italienne du *Journal* – où Montaigne tient registre de ses séjours aux bains de la Villa. Le perfectionnement de la langue étrangère est à mettre en relation avec la tentative d'écriture de soi, par le biais de l'observation corporelle, menée avec des mots d'une grande richesse et variété.

Si, comme l'a écrit C. Cavallini, citée par C. Nifosi, le voyage permet à Montaigne de « montrer son âme et sa pensée sans se cacher derrière ses lectures » (p. 239), il n'en reste pas moins que le *Journal* est aussi considéré ici dans sa dimension littéraire et ses modèles textuels. C'est le deuxième axe autour duquel s'organisent plusieurs études. Celle d'Olfa Abrougui évoque « la tentation historique » dans le *Voyage*, entendue comme « interception de ce qui advient de "vivant", dans le moment présent » (p. 278), à la manière, semble-t-il, de l'*histôr* – même si le modèle hérodotien n'est pas convoqué. Une telle entreprise encouragerait la recherche des singularités et de l'insolite (état de la prostitution en Italie, exorcisme, exécutions, etc.). Quant à lui, Jean Balsamo (p. 13-29), dans une étude d'une belle érudition, s'interroge sur un texte défini comme « extravagant ». En invitant à le redécouvrir comme « une *invention* de la seconde moitié du XVIII^e siècle » (p. 14), il fait voler en éclats les idées reçues sur le statut de ce manuscrit. S'exerçant à situer le *Journal* dans « la tradition littéraire du voyage en Italie », J. Balsamo relève l'écart entre le nombre des voyages en Italie et les textes qui en rendent compte. À cette époque, en effet, la mémoire de l'expérience viatique ressurgit surtout dans des écrits qui n'entrent pas dans la bibliothèque des *Voyages* (*Vies, album amicorum*, poèmes, etc.). Il faut, affirme-t-il, lire le *Journal* comme un texte de la fin du XVI^e siècle et il précise : ce « récit-journal » n'est pas « un *unicum* » (p. 22) comme l'atteste la liste des écrits repérés par le chercheur. Cependant, même dans le *Voyage*, Montaigne inscrit sa singularité et reste l'homme de l'essai, « essai linguistique, essai politique, mise à l'essai de l'Italie en général, mise à l'essai de soi-même » (p. 29). Le *Journal* apparaît aussi comme le fruit d'une écriture consciente d'elle-même dans l'article de Frédéric Tinguely qui souligne que le « lieu de l'apodémique montaignienne n'est pas l'essai, mais bien le *Journal* » (p. 36). S'y illustre une pensée sur le

voyage repérable dans des détails que le critique débusque en mettant à profit sa méthode de « lecture topographique ». En se livrant à une étude de l'énonciation, il montre en particulier que les moments apodémiques sont plutôt le fait du secrétaire, mais que ces fragments nourrissent l'essai III, 9 (« De la vanité »).

Ainsi se trouve mise en évidence l'interaction entre le livre, le voyage et l'écriture viatique, exploitée dans un troisième axe de recherche : la bibliothèque de Montaigne et ses relations avec le voyage de 1580-1581. Dans la contribution de Jean-Étienne Caire, Montaigne est envisagé comme « lecteur de Simler » (p. 89-98). *La République des Suisses* n'est jamais citée dans le *Journal*, mais l'ouvrage est évoqué comme un de ceux qui lui sont confisqués à son arrivée à Rome. Montaigne avait-il lu cet ouvrage, réputé douteux parce que son traducteur – Innocent Gentillet, auteur d'un *Anti-Machiavel* – était réformé ? Il faisait peut-être partie du « programme de lecture » de Montaigne qui se rêvait en diplomate. Dans une perspective proche, Richard Keatley propose de confronter les épisodes balnéaires de Montaigne et ses lectures sur le sujet (p. 243-256). Il souligne la manière dont le curiste exploite la littérature thérapeutique pour améliorer les résultats des traitements – il s'appuie sur les traités balnéaires de Donati et de Franciotti. R. Keatley tisse des relations entre ces textes et les préoccupations de Montaigne. Il peut conclure que « la plurivalence du discours balnéaire », illustré dans la monumentale collection de Giunti (Venise, 1553), rejoint chez Montaigne le sens du particulier, voire de l'insolite et de la connaissance par l'expérience.

La curiosité en voyage passe aussi par l'échoppe des libraires. Dans un article très documenté sur la bibliophilie italianisante de l'auteur (p. 133-155), Concetta Cavallini montre que se voit alors favorisé « le contact de Montaigne avec les livres » (p. 152) ; elle s'intéresse à de nombreux « livres-fantômes » de la librairie – littérature antique, politique ou théâtrale, dont la seule trace subsiste dans les écrits de Montaigne. La contribution d'Eric MacPhail considère la rencontre, en mars 1581, du voyageur et de son ancien précepteur Marc Antoine Muret, qui donnait alors sur Tacite des conférences saluées par la critique « comme un tournant important dans l'histoire de la réception de Tacite en Occident » (p. 184). Il n'est pas sûr que Montaigne en ait eu connaissance, même s'il devait être « sensible à la nouvelle mode du tacitisme » (p. 186) en vogue à Rome et à l'actualité de l'auteur antique, malgré ses divergences de vue avec lui. L'article d'Anne Duprat (p. 193-209) consacré à la rencontre de Montaigne et du Tasse dans son asile de Ferrare – attestée dans les *Essais* et oubliée dans le *Journal* – montre que le « long dialogue des *Essais* avec l'œuvre du Tasse se serait réellement noué au retour d'Italie » (p. 209). Autant d'exemples montrent que toute étude du *Journal* passe par les omissions, les manques, et les détours dans les *Essais*, creuset sans doute où se transforme la matière des pérégrinations. À cet égard, on relèvera les réflexions suggestives d'Amy Graves Monroe (« Le transit de Montaigne. La digestion du terroir », p. 257-275) qui mettent en relation le « flux des systèmes de l'organisme » et le parcours effectué par le voyageur.

De la lecture à la bibliothèque, il n'y a qu'un pas : François Rigolot dépeint Montaigne à la Vaticane en « lecteur romain cosmopolite » (p. 158-179), devant des trésors de bibliophilie décrits par le menu. Si la visite permet de retrouver des traits spécifiques de l'auteur (indifférence face aux images, « étrangeté matérielle » des livres), elle peut être lue comme une réflexion de sagesse consistant à « profit[er] des contingences de la “fortune” » et à se garder « de sombrer [...] dans les excès d'une “curiosité” morbide qui serait pour lui l'autre nom de l'outrecuidance » (p. 179). Anna Bettoni (p. 210-223) met les ressources de l'histoire des livres au service de deux « présences libraires » dans l'espace défini entre les villes de Venise et Padoue : les *Lettere familiari* de Veronica Franco, écrit féminin destiné à une circulation domestique, et les *Opera* de Nicolas de Cues, « très gros livre prestigieux » (p. 217), dont le prix, indiqué au titre, équivaut environ à « sept semaines d'aide alimentaire pour les pauvres de Venise » (p. 219). La quête de ces deux fantômes « renfermé[s] dans le temple doré des hypothèses » (p. 220) se propose d'éclairer le milieu où circula Montaigne

lors de ce détour. Dès lors, Venise et Padoue, qui apparaissent comme le « paradigme urbain intégral » (p. 211), prennent une autre place dans le *Journal* et s'inscrivent comme des espaces privilégiés pour la construction mentale du monde et du moi.

C'est autour de ces lieux d'exception que se forge le quatrième axe de ce recueil : lieux chargés d'histoire jusqu'à se constituer en mythes, comme la « ville métropolitaine de toutes les nations », lieux désirés et rêvés ou encore lieux symboliques. Les découvertes à l'*Archivio Storico Capitolino* de Warren Boutcher et Jean-Robert Armogathe permettent d'envisager Montaigne en *civis romanus*. À l'époque du voyage de Montaigne, les demandes de citoyenneté romaine émanant d'étrangers sont rares, précisent les deux auteurs. « Procédure très honorifique » (p. 307), la bulle est aussi « miroir d'une vanité » (p. 310). J.-R. Armogathe peut conclure : « À défaut d'entrer à Rome comme ambassadeur, il en repartait comme citoyen » (p. 310). Aux yeux de W. Boutcher, qui décrit le « scénario de dettes et de faveurs » (p. 303) où resituer la démarche de Montaigne, celui-ci a pris au sérieux cette citoyenneté. La page bien connue des *Essais* (III, 9) consacrée à Rome pourrait être lue comme le remboursement de la dette « qu'il a envers Rome pour les honneurs qu'elle lui a accordés, les libertés qu'elle lui a données » (p. 304).

Si fort soit l'intérêt pour Rome, Wolfgang Adam montre que le séjour en Allemagne apporta grand plaisir à Montaigne (p. 67-88). Sa germanophilie tient au spectacle de la sécurité remarquable dans un pays qui a réussi le pari du divers. Si l'enthousiasme devant les us germaniques relève d'un réflexe d'« *æmulatio* de sa propre patrie » (p. 75), son intérêt pour les rencontres – bien supérieur à celui qu'il montre pour les monuments – réfléchit sa pensée sur les voies de la « coexistence pacifique, mais pas forcément sans tension, des différentes confessions » religieuses (p. 78), laquelle ne peut être garantie que par le « strict respect du droit » (p. 81). Parenthèse enchantée que le séjour en Allemagne : est-ce cela qui pousse Montaigne à aller « plus outre » et jusqu'à Cracovie ? Élisabeth Schneikert pose la question (p. 115-132). « La matière polonaise est grêle » (p. 119) et s'il ne faut pas minimiser l'intérêt de Montaigne pour l'actualité récente de « la question polonaise », c'est plutôt un imaginaire des lieux fondé sur la douceur et un idéal de tolérance humaniste – dans les faits « suranné » – qui peut expliquer le rêve d'une Pologne toujours auréolée de concorde. L'allusion faite à Ph. Canaye, qui se rend en terre ottomane en 1573, est intéressante puisqu'elle renvoie à un *Voyage* manuscrit (et non publié comme indiqué à la p. 130) et rédigé en italien par un noble français. Ce sont là des traits qui le rapprochent du *Journal*.

Pays rêvé encore, cette Grèce que Montaigne mettait en miroir avec Cracovie, double pôle d'attraction pour le seul plaisir du voyage. Alain Legros discerne néanmoins des motivations différentes au désir de Grèce (p. 99-113). La Grèce contemporaine, où Montaigne ne se rend pas, est bien éloignée de l'ancienne, familière aux humanistes et à Montaigne qui a mieux su le grec qu'il ne l'a dit. Le désir de s'y rendre n'a pas pour racine le désir d'exotisme, mais la volonté de sentir « qu'il n'y a d'"homme" que mêlé et remué par l'histoire » (p. 112). Le tour d'horizon ne pourrait se suspendre sans une ouverture : c'est celle que proposent Yves Louagie et Patrizio Quintili quand ils partent à la recherche du « pont du canal à deux chemins » situé entre Padoue et Ferrare (p. 313-333) et résolvent une à une les difficultés d'un texte obscur – et encore obscurci par la critique. Cette page « fidèle et moins embrouillée qu'il n'y paraît » « a permis de conserver la mémoire d'une prodigieuse œuvre d'ingénierie hydraulique » (p. 330) à la Rivella.

Ce pont à plusieurs chemins clôt heureusement un ouvrage qui invite à scruter d'un œil toujours nouveau le *Journal* et à approfondir encore les méthodes d'investigation de toute littérature viatique.